

LE PELICAN¹

N° 68 Eté 2014

Revue de
L'Amicale de l'Offshore Pétrolier²

Nos Présidents en 30 ans :

de Graeve

Piazza

Borgeot



Josse

Borelli

Delaporte

Sommaire

1.	EDITORIAL PAR LE PRESIDENT	3
2.	VISITE AUX CHANTIERS STX DE ST NAZAIRE PAR UNE EQUIPE AOP LE 13 MARS 2014.....	4
3.	QUEBEC: ANTICOSTI, L'ILE AUX CERFS DECHIREE PAR LE PETROLE	7
4.	LA FABULEUSE HISTOIRE DE LA DIGUE DE CHERBOURG PAR JEAN-JACQUES SENARD.....	9
5.	LA CULTURE ET L'HISTOIRE.....	11
6.	LE « MONT BLANC ».....	13
7.	DECOUVERTE DE MADAGASCAR PAR MICHEL FOUTEAU.....	14
8.	QUEL VISIONNAIRE!	28
9.	LE SUDOKU	28

¹ Retrouver le Pélican en couleur sur votre site : www.a-o-p.org

² Amicale de l'Offshore Pétrolier c/o SUBSEA 7, 1 quai Marcel Dassault 92156 SURESNES CEDEX

10. THE BIRDS	28
11. AU CANADA!	29
12. A QUAND VOS ARTICLES ?.....	30

1. EDITORIAL PAR LE PRESIDENT



Chers Amis,

En ce temps de "pause estivale "bien méritée" Ce PELICAN, naturellement va vous raconter quelques histoires d'eau, inspirées par les goûts de la technique et de la mer chers à vous tous.

D'abord vous lirez le Compte-rendu d'une expédition au chantier STX de Saint Nazaire, où les activités de constructions navales challengées modestement pour l'instant par des constructions de modules offshore et éoliens, assurent une activité industrielle intense en Loire Atlantique.

Ensuite, vous y lirez l'histoire de la construction de la digue de Cherbourg il ya plus de deux siècles: les procédures de fabrication et d'installation vous rappelleront de nombreux aspects de votre vie professionnelle.

En cette année du trentenaire de l'AOP, et des 70 ans du Débarquement allié en Normandie, nous vous souhaitons de continuer à profiter de ces anniversaires et des fêtes personnelles que vous célébrerez cet été, en famille et entre amis.

Si d'aventure, vous visitez cet été des sites exceptionnels touristiques ou industriels, il serait sympa que vous en fassiez profiter vos amis de l'AOP en nous proposant des publications courtes et attrayantes pour nos prochains PELICANS.

Le bureau de l'AOP vous souhaite un excellent été et vous remercie de votre fidélité.

Avec toute mon amitié,

Jean-Marie DELAPORTE
Président de l'AOP

2. VISITE AUX CHANTIERS STX DE ST NAZAIRE PAR UNE EQUIPE AOP LE 13 MARS 2014

... Cap au 270 depuis Paris...

La route est belle et le temps fort clément en ce matin clair qui nous mène vers l'estuaire de la Loire.

Tout au bout, nos pensées sont verrouillées sur les ombres du pont de St-Nazaire, autre œuvre XXL dont les contours se fondent avec ceux de ces navires de rêve dont les « Chantiers » ont si souvent empli nos têtes...

... pour le moment, Jean-Marie et moi-même sommes encore accaparés par le petit café-croissant avalé un peu vite à la porte Maillot avant d'enquiller l'A10. Quelque part devant nous, au plus près de l'aube, Patrick Braire et Philippe Gros ont déjà ouvert la route...

Chacun d'entre nous est intéressé par la construction navale qui fait appel à de nombreuses spécialités techniques et à des technologies ultramodernes également utilisées pour la construction des plateformes de l'offshore pétrolier, qu'elles soient fixes ou flottantes, purement gazières ou pétrolières ou bien encore teintées des deux comme dans bien des cas....

Touchés par ce virus et invités par Sébastien KULESZA, cette petite mais éminente équipe de l'AOP s'est intéressée à ce que STX visait comme marché de l'Offshore Pétrolier ou apparenté, segment d'activités appelé "Offshore Energy Business Unit".

Pour autant, nous ne saurions oublier quelques détours, aussi cette première journée nous verra-t-elle regrouper nos forces pour déjeuner aux portes des marais de Brière où nous attend cette belle Auberge BRECA : <http://www.auberge-breca.com/>

Blottie au fond de son anse paisible et verdoyante, elle nous a offert l'accueil de son troupeau d'oies et de canards tranquilles avant le plaisir d'un repas fort pourvu de spécialités goûteuses.

Et pour couronner ce passage reposant, Patrick, en bon Guérandais, ne peut résister à l'envie d'une ballade en « plate » sur ce marais égayé par le seul chant des oiseaux, ce que nous partageons volontiers avant de reprendre la route vers La Baule où nous nous installons pour terminer cette étape.

Au petit matin, le soleil finit d'éveiller la ville pendant que nous finissons nos petits déjeuners et que Jean-Marie, accaparé par son téléphone, bat le pavé de ce sympathique établissement thalasso. Puis, après avoir avalé la route qui nous ramène à Saint-Nazaire et quelque peu erré dans ce vaste périmètre portuaire malgré un GPS bavard, nous avons fini par trouver la porte n°17 pour apercevoir la silhouette familière de Sébastien.

Petit instant de patience encore, dans ce hall bardé de maquettes évocatrices et où le temps s'arrête un instant en attendant de franchir les habituelles formalités d'accès du site.



Petit café d'accueil ensuite, presque gourmand, et après avoir rapidement mais chaleureusement échangé nos souvenirs nous entamons un petit tour de présentations respectives des participants et l'exposé des consignes de sécurité que nous devons respecter au cours de notre visite, puis nous entrons dans le vif du sujet du jour : STX... le fond du sujet de notre visite fait rapidement surface !

STX, dont Sébastien nous dresse un portrait industriel complet des capacités et du savoir-faire ainsi que d'une évocation de ses ambitions d'évolution sur ce site prestigieux où le traditionnel ne cède en rien au modernisme de rigueur des navires militaires de dernière génération... fussent-ils destinés à la turbulente Fédération de Russie...



Vient ensuite le tour du côté « renouvelable » des Energies avec l'évocation des structures nécessaires au développement de l'éolien offshore dont L'Etat Français, à travers EDF, vient de décider récemment de l'installation au large de nos côtes après les essais grandeur nature des Hydroliennes qui seront immergées dans les zones de

courants marins des Côtes du Nord de la Bretagne à Paimpol...

Nous avons noté dans les références présentées la construction de la plateforme Semi-submersible KOSMOS en 1981, du pont d'un rig SEDCO en 1999) et la fabrication en cours en Mars 2014 pour Saipem d'un module additionnel de 350 tonnes destiné au FPSO « GIRASSOL » ; mais surtout puisqu'en cours de fabrication, le Jacket, les piles et le pont d'une plateforme offshore dévolue à une sous-station électrique du champ éolien de WESTERMOST ROUGH pour la Société DONG Energy A/S (Danemark).

Le site offshore de la ferme éolienne WESTERMOST Rough sera situé à 8 km au large de la côte est de Tunstall /Holderness (East Yorkshire) , à environ 25 km au nord de la pointe de SPURN et proche de l'estuaire de la rivière Humber. La connexion au réseau terrestre de transport d'électricité est prévue à la sous-station de Staithes à Salt End. Le parc éolien comprendra 35 turbines Siemens 6 MW – (c'est la première fois dans le monde que ces turbines seront utilisés sur une grande échelle). Le parc éolien aura à terme une capacité électrique potentielle de 245 mégawatts. La construction offshore va commencer dans la première moitié de 2014 et le parc éolien devrait être pleinement mis en service au premier semestre 2015. (Source DONG)

(Crédit photo STX France, Bernard Biger)↓

(Capture Site internet STX) ↓



← Fin des opérations de chargement de la sous-station électrique, le topside de 1 500 tonnes et de 31m x 18 m x 16m de hauteur a trouvé sa place (crédit photo STX France, Bernard Biger)

Ce secteur d'activités est encore marginal pour STX, et se développe de façon ponctuelle et donc intermittente, néanmoins, du fait du développement en Europe des systèmes d'exploitation d'énergies renouvelables un créneau

industriel se profile à l'horizon pour STX qui a déjà signé des contrats de partenariat avec les "Eoliens.

Ce créneau pourrait générer dans un futur proche une activité parallèle à la construction navale

et encore plus proche des techniques de fabrication de l'Offshore Pétrolier que ne le sont celles de construction navale de haute valeur ajoutée que produit STX, héritier de DUBIGEON et des CHANTIERS DE L'ATLANTIQUE.

Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans les équipes de production ou de management de STX des personnes ayant travaillé avec nous dans l'Offshore Pétrolier et sous d'autres horizons, tel que notre hôte, Sébastien KULESZA ayant œuvré plusieurs mois chez STOLT Offshore sur le projet « Burullus » dirigé par Jean-Marie Delaporte en Egypte.

A l'heure où ce grand chantier naval affirme sa compétence à l'international avec les fabuleux contrats en cours de trois paquebots, deux navires de guerre, un Ferry-boat, le marché de l'énergie offshore est un heureux complément visé par STX, où l'expérience des Compagnies pétrolières et de leur sous-traitants sera bien utile"...

Autant de développements qui pourront/devront faire appel tant au savoir faire éprouvé de nos entreprises françaises de l'offshore parapétrolier que des sites de fabrication onshore proches de ces chantiers maritimes et capables de les alimenter en structures gigantesques dont elles ont besoin. Une synergie justifiée autant que nécessaire dans ce domaine où les économies sont de mise mais où l'on voit souvent une décision « européenne » prendre le pas sur les réelles capacités locales.

Car tant pour STX que l'AOP, au-delà de la dimension maritime commune aux domaines du pétrole et de ces énergies renouvelables d'origine marine ce qui ressort clairement de cette rencontre, c'est bien la perception d'une différence évidente de culture entre le pur naval et l'offshore, tant par leurs exploitations propres que par les normes, codes, stratégies et logistiques qu'ils ont suscité. Dans ce sens, l'Amicale de l'Offshore restera disponible pour apporter en tant que de besoin les compétences, connaissances et expériences de ses membres pour peu que STX en manifeste l'intérêt.

Eolienne offshore Haliade™ 150-6MW sur le site de Belwind, Belgique Copyright ©Alstom/ Broadcast Assistance Belgium / Johann Roggeman la plus grande éolienne offshore installée du monde →

Longtemps cantonné au naval, et malgré le savoir-faire spécifique de son expérience dans les structures de grandes dimensions, il semble que STX devrait avoir besoin du savoir-faire des opérateurs parapétroliers français et leurs partenaires d'ingénierie pour aborder avec eux une stratégie propre aux économies que recherche actuellement le secteur des énergies nouvelles au sein duquel précisément STX accroît sa place.

Pour terminer, il reste à évoquer le sympathique repas partagé au restaurant d'entreprise sur l'initiative de Sébastien, accompagné en cette occasion de quelques collègues dévoués au développement de ces activités nouvelles des énergies marines STX, Eric DECLÉ, Arnaud SALOU, Matthieu GELEBART et Eric CACHEUX (ex SONAMET Lobito) et dont les connaissances du milieu de l'offshore, bien que proches de leur activité récurrente ont encore besoin de s'étoffer à l'aune de leurs expériences. Nous nous sommes quittés après ce bref mais chaleureux moment pour entamer la visite du site avec notre guide.

Visite partielle, bien que les ateliers soient tous visitables à toute heure, modulo les EPI appropriés et les cheminements sécurisés. Nous avons concentré le temps de notre visite aux nouvelles réalisations « Energie offshore » dont WESTERMOST ROUGH en phase terminale de réception que nous avons pu approcher. Le module Girassol Girri était inaccessible car en phase grenailage.

Nous avons aussi vu l'immanquable soit « la ligne automatisée des panneaux plans » et « l'atelier de préfabrication 180 tonnes » ainsi que la forme de montage de 900m en 2x450m de



profondeurs différentes et d'y entrapercevoir les constructions navales en cours dont le pont-portique de 1400 tonnes est à l'aube de sa mise en service ou encore celles, en cours d'armement et quasi terminées, amarrées dans les darses du port. Pas de photos non plus pour respecter les consignes, mais quelques illustrations venues du domaine public étaièrent quelque peu cette visite que nous souhaitons renouveler prochainement en l'ouvrant à nos adhérents.

Et pour ceux que l'actualité intéresse, voici l'adresse du dernier film institutionnel de STX mentionnant les derniers projets : <http://youtu.be/txesDDdsV6Q>

Un grand merci encore à notre hôte.



3. QUEBEC: ANTICOSTI, L'ILE AUX CERFS DECHIREE PAR LE PETROLE

L'île d'Anticosti est une île naturelle du golfe du Saint-Laurent faisant partie de la région québécoise de la Côte-Nord. Elle se trouve face à Havre-Saint-Pierre, séparée de la Côte-Nord par le détroit de Jacques-Cartier et de la Gaspésie par le détroit d'Honguedo.



Anticosti est la plus grande île du Québec avec 7 900 km², soit une taille comparable à la Corse. Mesurant 222 km de long et 16 à 48 km de large, elle est plus grande que la province canadienne de l'Île-du-Prince-Édouard, mais très faiblement peuplée (environ 300 habitants, quoique ce nombre puisse doubler durant la période de l'exploitation forestière ou de la chasse), principalement dans le village de Port-Menier, sur la pointe ouest de l'île, où se situe le port et l'aéroport. Elle est accessible par bateau à partir de Sept-Îles ou Rimouski. On peut aussi s'y rendre par avion, à partir de Sept-Îles, Havre-Saint-Pierre ou Mont-Joli. L'île est un milieu où la nature

règne. Elle est reconnue pour ses activités de plein air, sa pêche, sa chasse (plus de 150 000 chevreuils sont sur l'île) et son pétrole de schiste (près de 30 milliards de barils). On y retrouve aussi de l'exploitation forestière dans certains secteurs.

Une poignée d'habitants se déchire désormais sur son avenir.

Casquette "Pétrolia" sur la tête, Denis Duteau se dirige vers les tuyaux qui sortent de terre (cinq têtes de puits) lorsqu'il pointe des traces fraîches dans



la terre retournée du chantier: des orignaux, (appelés élans en Europe) sont récemment passés. Ce territoire aussi vaste que la Corse en compte 400, mais surtout 200.000 cerfs de Virginie, et avec une constellation de rivières sauvages et de canyons majestueux, tout amoureux de la nature est au paradis.

A deux pas des empreintes, cinq tubes sont les seuls témoignages des opérations d'exploration menées l'été dernier, censées reprendre pour une production d'ici trois à quatre ans.

Ce n'était "pas une grosse machinerie" qui a percé la roche jusqu'à 800 m pour y prélever des carottes et sonder la nappe phréatique. Il s'agissait juste "d'une petite foreuse minière", décrit M. Duteau, 38 ans, ancien maire de l'île et maintenant lobbyiste pour la société d'exploration pétrolière Pétrolia. Le sous-sol d'Anticosti regorge de quelque milliards de barils d'un pétrole d'aussi bonne qualité que celui de la Mer du Nord, selon les trois groupes pétroliers impliqués. A 110 dollars le baril actuellement, le trésor de cette île au climat sub-boréal, prisonnière de la banquise plusieurs mois par an, divise les 216 habitants de Port-Menier, l'unique village. Ici tout le monde se connaît, est identifié à un clan et a un avis sur la question. Denis Duteau en sait quelque chose. Son embauche par la société pétrolière avec laquelle il traitait quelques mois plus tôt en tant qu'élu lui a valu d'être vilipendé, sur l'île et sur les réseaux sociaux.

En train de fumer sur le patio d'une cabane de chasse surplombant un lac que traverse tranquillement un castor, Marc Lafrance confie son dégoût: "Le recrutement de Duteau a été la goutte qui a fait déborder le vase". En même temps, soupire ce farouche opposant au pétrole, "ça devient fatigant de se chicaner avec les gens avec qui tu vis, on est 200 sur l'île ...". Tête de pirate et regard déterminé, il travaille sur une pourvoirie, l'un des camps isolés dans la forêt destinés aux 4.000 chasseurs fortunés qui chaque automne viennent vivre ce qui pour beaucoup constitue un rêve. Le tourisme estival étant marginal, la majorité des Anticostiens tirent leurs revenus de la chasse et de la pêche. La véritable richesse de l'île, c'est le cerf, présent sur le sceau de la municipalité, le logo du parc naturel et dans tous les congélateurs.

Pour M. Lafrance et d'autres, l'exploitation pétrolière aura des conséquences néfastes sur son environnement, d'autant qu'il faudra procéder à la fracturation de la roche-mère où est emprisonné le brut, une opération qui a mauvaise presse sur les deux rives de l'Atlantique en raison de son coût environnemental potentiel.

"S'il y a contamination des nappes phréatiques, ce sont les animaux qui n'auront plus d'eau potable. Ils ont droit eux aussi à une bonne qualité de vie!", peste M. Lafrance.

Convaincu que l'industrie pétrolière ne peut se conjuguer avec la chasse et le tourisme, Marc Lafrance se démène depuis trois ans pour alerter l'opinion publique. Recours devant les tribunaux, lettres au gouvernement, campagne sur internet, il se bat pour "que le Québec sache qu'Anticosti a déjà une économie de pêche et de chasse".

L'arrivée des groupes pétroliers intervient quand Port-Menier fait face à une situation économique et démographique très incertaine.

En 20 ans, ce village créé au début du XXe siècle par le riche chocolatier français Henri Menier a perdu un quart de sa population. L'hiver, l'unique supérette de l'île est ouverte quatre jours par semaine, la station essence un jour sur deux et le centre de curling, unique lieu de socialisation, a brûlé il y a deux ans. Pour ajouter à cette morosité, la société forestière locale a mis la clé sous la porte et ses propriétaires québécois cherchent un repreneur. Dans ce contexte, les opposants à l'exploitation pétrolière craignent de laisser passer la dernière chance.

"C'est essentiel pour la survie du village qu'il se passe quelque chose", résume Martine Leboeuf. Employée de banque, pompier volontaire et administratrice de la radio communautaire de l'île, cette mère de famille s'est rendue en juillet en Alberta.

Pétrolia avait invité 13 Québécois dans cette province de l'ouest canadien riche des troisièmes réserves mondiales de brut, afin de les rassurer sur les systèmes de fracturation permettant d'extraire du gaz et du pétrole de schistes.

"Ni pour, ni contre" avant de partir, Mme Leboeuf est désormais favorable "mais pas à

n'importe quelles conditions, on doit être organisé" pour s'assurer que les villageois tirent un maximum de bénéfices de l'exploitation. "C'est la lueur d'espoir que je vois pour que notre vie s'améliore", ajoute Denise Ouellet, une autre Anticostienne.

Face à ce discours économique, d'autres résidents craignent surtout "de perdre (leur) liberté", telle Micheline Léveillé, employée sur un camp de chasse. Si loin dans le golfe du Saint-Laurent, au milieu des éléments, "le système ne nous atteint pas ", explique cette Anticostienne, convaincue toutefois que plus rien ne peut arrêter l'industrie pétrolière.

4. LA FABULEUSE HISTOIRE DE LA DIGUE DE CHERBOURG PAR JEAN-JACQUES SENARD

Suite du Pélican n° 67 :

Le projet fou de la Bretonnière

On est en 1775, voilà Cherbourg doté enfin d'un port de commerce digne de ce nom, et d'une flottille encore modeste : trois bâtiments au long cours, et une trentaine de barques pour le cabotage. Mais la France n'a toujours pas de port militaire sur la Manche, au moment même où la Marine royale va retrouver toute sa fierté face à la Navy lors de la guerre d'Amérique. Cherbourg ou la Hougue ? la question, vieille maintenant de près d'un siècle, reste posée.

Un mémoire va faire la décision. Son intitulé ne laisse pas planer de doute : *Idée sur les avantages de sa position de Cherbourg et les moyens de s'y procurer une rade où les escadres et bâtiments de guerre puissent se relever et se mettre à l'abri des vents et de l'ennemi.*

Son auteur, le capitaine de vaisseau La Coudre de La Bretonnière, avait été chargé de reconnaître la côte de France depuis Dunkerque jusqu'à Granville, en compagnie de l'astronome Méchain. Pendant huit mois, de Mars à Novembre 1776, le commandant de la corvette Le Postillon, accompagné du Milan, va ainsi parcourir le littoral qu'il connaît bien puisqu'il est natif du Cotentin, et consigner ses réflexions dans un premier *Mémoire pour d'introduction à la navigation des côtes depuis Calais jusqu'à la baie de Cancale.* Mais c'est Cherbourg qui retiendra son attention, Cherbourg qu'il préfère de beaucoup à la Hougue, ne serait-ce que parce que la combinaison des vents et des marées rapprochait beaucoup plus de l'Angleterre la rade de Cherbourg que celle de la Hougue. Le désastre de 1692 en témoigne.

Se référant à *Vauban, ce maître de l'Art qui ne s'est jamais trompé* et qui préférait *Cherbourg à tous les autres points de la Manche*, de La Bretonnière reprend les arguments du grand homme pour souligner les atouts du port Nord du Cotentin, notamment face à la Hougue *la rade de Cherbourg a au contraire un avantage incontestable et qui seul déterminerait en sa faveur, c'est qu'une flotte entière ou armée peuvent en sortir ensemble et en même temps... Si la nature avait fermé cette rade aux efforts de la mer et aux vents du large, il est incontestable qu'elle réunirait tous les avantages qu'on peut désirer.* Et de la Bretonnière de conclure *Si l'Art peut y suppléer, il n'est pas permis de balancer dans le choix des lieux.*

Voilà donc la grande question posée : l'homme peut-il compléter ce que la nature n'a pas fait ? Fermer la rade de Cherbourg sera désormais l'obsession des responsables et ingénieurs, à commencer par La Bretonnière, qui pense que l'affaire est *jouable. Un rempart jeté à pierres perdues au milieu des eaux sur un fond de 30 à 40 pieds a paru peu praticable et exiger des dépenses excessives, mais la perspective en est peut-être plus effrayante que l'exécution n'en est longue et difficile.*

Les atouts de Cherbourg : un port et un bassin déjà établis, une grande quantité de bateaux disponibles, des carrières situées à proximité, avec de la pierre propre à la réalisation des jetées, une population accoutumée depuis longtemps aux travaux du port. Quant à la digue, de La Bretonnière propose de couler des vieux bâtiments emplis de pierres qui serviraient de point d'appui aux pierres perdues..*On jettera des rocs dans la mer et pour commencer, on formera le noyau de la digue avec tous les vieux vaisseaux du royaume, coulés sur place après avoir été remplis de maçonnerie : on fera là-dessus une montagne sous la mer !*

Cette digue sous-marine, il la veut à plus d'une lieue de la côte : elle pourrait aller de l'île Pelée à la pointe de Querqueville, soit sur 3600 toises (7017m), *telle que les deux passes qui se trouveront entre les deux forts projetés soient défendues et protégées par le feu de ces mêmes forts.* Ce qui ferait la surface de la rade *au moins double de ce qu'elle était dans les projets antérieurement donnés sur Cherbourg.*

Dumouriez, nommé en Février 1778 commandant de la place de Cherbourg, soutient de La Bretonnière sur le choix de Cherbourg comme port militaire, mais il ne croit guère au projet de la digue, dont l'exécution lui paraît impossible. D'où ce nouveau dilemme : par où commencer l'établissement de la base navale, la digue ou le port ? Et la vieille rivalité se rallume, entre la Marine favorable à la fermeture de la rade, et la guerre, qui s'intéresse essentiellement au port militaire.



Négligeant de sonder convenablement les fonds, le département de la Guerre propose d'abord le projet de fermer la baie par une digue de 1800mètres de long, allant de la pointe du Homet à l'île Pelée, avec deux passes, formées de caissons remplis de maçonnerie. Un plan peu ambitieux, bâti dans l'improvisation, et qui rétrécit considérablement la rade.

De La Bretonnière s'oppose fermement à ce plan, dont l'exécution est heureusement ajournée. L'on n'en garde que la construction de deux forts à triple batteries, l'une sur le rocher du Homet, l'autre sur l'île Pelée, dont les militaires jettent dès 1779 les premiers fondements, sans s'occuper des sondages à venir et du futur tracé de la digue.

Le duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie, présente le projet de La Bretonnière au ministre de la Marine de Castries. On hésite encore, toutefois sur la réalisation d'une digue allant de l'île Pelée à la pointe de Querqueville. Ce projet, selon d'Harcourt « est à préférer, s'il est praticable. Mais sa grandeur est effrayante, sa possibilité suspecte » : un extraordinaire défi lancé à la nature ...

A partir de ce moment là, deux techniques de construction s'opposent : l'une dite « à pierre perdue » présentée par de La Bretonnière, l'autre « à cônes » conçue par un brillant ingénieur des Ponts & Chaussées, Louis Alexandre de Cessart.

Les troncs de cônes, plus précisément, fermés à la base ont 48m de diamètre, 20m au sommet et de 19 à 23m de hauteur en charpente bois boulonnée. Chaque « caisse » est lestée de pierre et tirée en flottaison jusqu'au lieu d'immersion puis remplie d'un complément de pierre.

La technique « à pierre perdue » consiste à remplacer les cônes par des chalands, voire des vieux vaisseaux puis recouverts de pierre, l'épave coulée faisant office de noyau de la digue qui devait faire plus de 100m de large en pied.

Le projet de Cessart est soutenu par les chevaliers de Fleurieu et de Borda, deux savants qui sont aussi des marins expérimentés, capitaines de vaisseau du roi. De Castrie, le ministre de la Marine donne son accord le 11 Novembre 1781, le coût des travaux est estimé à 24millions de livres, pour la pose de 90 cônes et la construction de six forts pour défendre les passes de la rade. Louis XVI, très attaché à ce projet de digue, donne d'ordre de commencer les travaux au début de l'année 1783.

La première caisse est construite au Havre, dans le plus grand secret, mais les suivantes le seront à Cherbourg. Elle est achevée à l'été 1783, tout est prêt pour la grande première du remorquage profitant de la marée du 27 Août, 2 canonnières, 7 chaloupes, 3 canots, 200 marins en tout. Mais c'est sans compter sur la confusion des ordres par manque d'expérience, puis sur la discorde qui règne chez les ingénieurs chargés de l'opération et enfin sur le mauvais temps : l'opération fut remise au printemps 1784.

Pendant ce temps, c'est l'effervescence à Cherbourg, plus d'une centaine d'adjudications sont lancées à partir du 1^{er} Décembre 1783, charpentiers, Compagnons du devoir, carriers, tailleurs de pierre, bucherons, marins, tâcherons, jusqu'aux paysans de la région, l'armée sera aussi demandée en

renfort. Une vingtaine de chasse-marées de l'Etat sont construits en Bretagne pour le transport des matériaux. Plus d'un millier d'hommes est ainsi concentré à Cherbourg, rendant l'hébergement et la nourriture rares et par suite l'augmentation des prix - le pain est plus cher à Cherbourg qu'à Paris.

Les conditions de vie sont très dures, le travail est pénible, d'autant plus dangereux que la plupart des ouvriers sont inexpérimentés. Les accidents sont nombreux, explosions de mines éboulements, chutes d'échafaudage, écrasements, il y a des blessés, des morts, les hôpitaux de Cherbourg et de Valognes sont vite débordés. (si un metteur en scène est en panne d'idée, il pourrait s'inspirer de ces épisodes fortes et dramatiques pour faire un film poignant).

Les forêts alentours sont rapidement dévastées puis le bois est importé de plus en plus loin et même de Prusse, via Riga. Des carrières sont ouvertes à Bretteville, Cosqueville, Gatteville, certains monuments y passent aussi.

Les cherbourgeois ne reconnaissent plus leur ville, passée en quelques années du statut de petit port de pêche à celui d'une cité de bientôt dix mille âmes ! Depuis plusieurs années déjà, outre la construction de Chantereyne, des ouvriers s'activent à la construction du fort de l'île Pelée, là où il n'y avait que des pêcheurs et des fumeurs de varech. Un troisième fort, encore plus important, construit à Querqueville à partir de 1787, complètera bientôt le dispositif défensif de la rade, avant même que la digue ne soit construite.

La digue n'en est qu'à ses balbutiements...et le premier cône est mis en place avec succès le 6



Juin 1784 : c'est le triomphe de Cessart. Il faudra encore un mois pour remplir la caisse de pierre (45 000 t). Une deuxième caisse est mise en place à côté, puis bientôt une troisième ... Tout va bien jusqu'au 17 Août : une forte tempête avec vent du Nord renverse la dernière, endommageant la seconde dont on récupère les débris sur la côte de Tourlaville.

Pour éviter que pareille mésaventure ne se reproduise, Cessart va faire construire une avant-digue pour protéger la zone de chantier... mais de déboires en déboires la technique de Cessart va être modifiée. L'année 1788 est particulièrement marquée par des tempêtes féroces entraînant la décision d'arrêter l'aventure : 21 cônes ont été construits et 18 mis en place sur les 90 prévus initialement.

L'arrêt du chantier aura des conséquences catastrophiques pour tous ceux qui vivent. Cherbourg, ville champignon est devenue, en quelques semaines une ville désertée.....

Fin du deuxième épisode : à suivre dans le Pélican n° 69 à paraître en septembre 2014.

5. LA CULTURE ET L'HISTOIRE

Tout commence en janvier 1686, où Louis XIV tombe subitement malade. Il semble qu'il se soit piqué en s'asseyant sur une plume des coussins qui garnissaient son carrosse déclenchant un abcès à l'anus, qu'il aurait fallu immédiatement inciser pour éviter que la blessure ne s'infecte.



Mais les médecins du roi, épouvantés à l'idée de porter la main sur le fondement de la monarchie, optèrent pour des médecines douces, type onguents. Ces méthodes ne donnèrent aucun résultat.

Tout cela dura près de 4 mois et les douleurs royales ne cessaient pas !

Brusquement, vers le 15 mai, les chirurgiens, verts de peur, soupçonnèrent l'existence d'une fistule. Ce fut l'affolement général. Finalement, le 1er chirurgien Félix de Tassy (appelé simplement FELIX) décide d'inciser et "invente" un petit couteau spécial, véritable pièce

d'orfèvrerie dont la lame était recouverte d'une chape d'argent.

Mais il fallut encore 5 mois pour fabriquer ce petit bijou...

L'opération eut lieu le 17 novembre - sans anesthésie !!! Il faudra encore 2 autres incisions (la plaie ayant du mal à se refermer pour cicatriser) pour qu'enfin à la Noël 1686, on puisse déclarer que le roi était définitivement sorti d'affaire...et mettre fin aux rumeurs qui, à l'étranger, se propageaient disant que Louis XIV était à l'agonie.

Dès l'heureuse issue de l'intervention connue, des prières furent dites dans le royaume et les dames de Saint Cyr (création de Mme de Maintenon devenue épouse morganatique) décidèrent de composer un cantique pour célébrer la guérison du roi. La supérieure, Mme de Brinon (nièce de Mme de Maintenon) écrivit alors quelques vers assez anodins qu'elle donna à mettre en musique à Jean-Baptiste Lully en 1686.

Grand Dieu sauve le roi !
Longs jours à notre roi !
Vive le roi.
A lui victoire,
Bonheur et gloire !
Qu'il ait un règne heureux
Et l'appui des cieux !"

Les demoiselles de Saint Cyr prirent l'habitude de chanter ce petit cantique de circonstance chaque fois que le roi venait visiter leur école. C'est ainsi qu'un jour de 1714, le compositeur Georg Friedrich Haendel, de passage à Versailles, entendit ce cantique qu'il trouva si beau qu'il en nota aussitôt les paroles et la musique.

Après quoi, il se rendit à Londres où il demanda à un clergyman nommé Carrey de lui traduire le petit couplet de Mme de Brinon. Le brave prêtre s'exécuta sur le champ et écrivit ces paroles qui allaient faire le tour du monde :

God save our gracious King,
Long life our noble King,
God save the King!
Send him victorious
Happy and glorious
Long to reign over us,
God save the King !

Haendel remercia et alla immédiatement à la cour où il offrit au roi - comme étant son œuvre - le cantique des demoiselles de Saint Cyr. Très flatté, George 1er félicita le compositeur et déclara que, dorénavant, le "God save the King" serait exécuté lors des cérémonies officielles. Et c'est ainsi que cet hymne, qui nous paraît profondément britannique, est né de la collaboration :

- d'une Française (Mme de Brinon),
- d'un Italien (Jean-Baptiste Lully -ou Gian-Batista Lulli-) naturalisé français,
- d'un Anglais (Carrey)
- d'un Allemand (Georg Friedrich Händel -ou Haendel-) naturalisé britannique, et ...
- d'un entre-fesses Français, celui de sa Majesté Louis XIV.

Un hymne européen, en fait. A quoi tiennent les choses !!!

Si Louis XIV ne s'était pas mis, par mégarde, une plume dans le derrière, quel serait aujourd'hui l'hymne britannique ?... Pourrez-vous désormais écouter "God save the Queen" sans penser à cette petite plume ?...



6. LE « MONT BLANC »

Le mont Blanc a été vaincu pour la première fois le 9 août 1786, il y a 228 ans précisément. On a longtemps attribué cette première ascension au Suisse Horace Bénédict de Saussure, mais elle est due à deux habitants de Chamonix : le médecin Michel Gabriel Paccard et son guide Jacques Balmat.

Une montagne longtemps ignorée...

On a longtemps ignoré à la fois le nom et l'altitude de la plus haute montagne d'Europe. Elle figure longtemps sur les cartes à des emplacements très approximatifs, sous le nom de mont Maudit ou de montagne Maudite, car les neiges éternelles qui couronnent sa cime effrayaient les esprits. On n'imaginait d'ailleurs pas qu'elle puisse être aussi élevée. C'est La Rochemelon, en avant du mont Cenis, qui est longtemps considérée comme le plus haut sommet de Savoie.

Il faut dire que la vallée de Chamonix (Chamouni ou Chamougni à l'époque) est très difficile d'accès. Elle est décrite pour la première fois en 1741, par un Anglais, dans sa *Relation d'un voyage aux glaciers*. En 1757, à l'article « Glaciers », *L'Encyclopédie* ne parle abondamment que de ceux de la Suisse. Ceux du mont Blanc, inconnus encore, sont balayés en une phrase erronée : « Quelques Anglais [racontent qu'il existe] un autre glacier situé en Savoye, dans le val d'Aoste, à quelque distance d'un endroit nommé Chamoigny ».

Un mont Blanc enfin découvert !

Dans les années 1770, les curieux commencent à découvrir la vallée de Chamonix. Des guides itinéraires sont publiés à partir de 1773. Les gravures représentant le mont Blanc se multiplient, mais c'est dans les années 1780 que son sommet semble présenter de l'attrait pour les visiteurs : un nouveau tourisme est né, le tourisme de montagne, nécessitant progressivement des guides et des porteurs.



Saussure, from a picture by Juehl.

Bénédict de SAUSSURE



Gabriel Michel PACCARD



Jacques BALMAT

Saussure et le mont Blanc : une passion d'enfance

Né en 1740, Saussure est un passionné de montagnes. Adolescent, il a parcouru les montagnes suisses. À dix-neuf ans, il visite les monts du Jura. À vingt ans, il arrive dans la vallée de Chamonix, réputée dangereuse et difficile d'accès. Là, c'est l'éblouissement ! Il revient vingt fois, promettant « une récompense assez considérable à ceux qui [lui] trouveraient une route pour parvenir au sommet » du mont Blanc.

Comment atteindre le sommet ?

La première tentative vraiment sérieuse date de 1775. Elle n'est pas de Saussure, mais de quatre habitants de Chamonix. L'entreprise échoue, se soldant même par un accident (une chute dans une crevasse, heureusement sans gravité). Aucun autre essai n'est tenté ensuite pendant huit ans,

Saussure admettant finalement que la cime du mont Blanc est sans doute inaccessible. En 1783, trois Chamoniards se risquent à nouveau, en vain. Un dessinateur des sommets alpins, Bourrit, essaie à son tour quelques semaines plus tard, accompagné de quatre montagnards... et du médecin Paccard, mais sans plus de succès.

Paccard et son guide Balmat, les vrais vainqueurs

Ce Michel-Gabriel Paccard est un Chamoniard de souche, né dans la vallée, et revenu s'y installer après des études de médecine. En 1784, il fait la connaissance de Saussure, qui dit de lui qu'il est « un joli garçon, aimant la botanique et désireux de grimper au mont Blanc ou du moins de l'essayer ».

Paccard renouvelle sa tentative en 1784. Deux autres montagnards tentent à leur tour une nouvelle voie d'accès et parviennent à 450 m du sommet.

Saussure, qui craint désormais qu'on ne lui « vole » son sommet, organise une expédition l'année suivante, scindée en deux groupes. Il a prévu des cordes, des échelles pour franchir à plat les crevasses, des chaussures cloutées pour ne pas dérapier sur la glace, des visières en bois pour protéger les yeux de l'éblouissement... Il doit rentrer sans avoir atteint son but, mais l'un de ses compagnons, en retard, a passé une nuit dans la neige en haute montagne, ce qu'on jugeait jusqu'alors impossible.

En 1786, un guide local, Jacques Balmat, cristallier et chasseur de chamois, découvre ce qu'il pense être la bonne route, celle qui permettrait d'atteindre le sommet. À moins que ce ne soit le docteur Paccard, qui assure lui aussi l'avoir trouvée lors de ses courses en montagne. Toujours est-il que les deux hommes partent ensemble le 7 août 1786 et parviennent au sommet du mont Blanc à 18 h 30. Ils s'y attardent une demi-heure, suivis visuellement à l'aide de télescopes par les curieux de la vallée. Ils reviennent à Chamonix le 9 août, à 8 h du matin.

Bel exploit, que Saussure apprend le surlendemain comme une catastrophe ! Il accourt à Chamonix, tente à son tour l'escalade, mais le temps s'est gâté, plus rien n'est possible.

Saussure ne parviendra au sommet du mont Blanc que l'année suivante, avec Jacques Balmat pour guide. Plus connu et plus influent que le docteur Paccard, Saussure publiera le récit de son ascension et sera longtemps considéré comme le véritable découvreur du mont Blanc... avant que la vérité ne reprenne ses droits.

7. DECOUVERTE DE MADAGASCAR PAR MICHEL FOUTEAU

18 avril au 25 avril 2013 (1^{ère} partie)

Grâce à un projet préparé soigneusement par un cousin dès fin 2012, nous voici un petit groupe de treize voyageurs fédérés par l'idée de découvrir divers aspects du Sud de **Madagascar**. Nous suivrons comme « fil conducteur » la route RN 7 d'**Antananarivo** à **Tuléar**. Nous effectuerons de nombreux arrêts pour découvrir des lieux et des gens et ferons divers écarts pour randonner dans la nature, essentiellement dans des Parcs Nationaux (**Ranomafana**, **Andringitra** et **Isalo**) pour terminer enfin au bord du **Canal de Mozambique**, sur une plage au Nord de **Tuléar**, sensiblement à la latitude du **Tropique du Capricorne**.

Ce programme va nous permettre de découvrir une partie de cette île-continent de 587 000 km² séparée de l'Afrique depuis 165 millions d'années, longue de 1580 km et large de 570 km. Elle peuplée de 22,5 millions d'habitants composés de 18 ethnies qui se regroupent schématiquement en deux grandes catégories : les habitants des Hautes Terres et ceux des régions côtières.

Elle hébergeant également de nombreuses variétés endémiques animales et végétales. Nous en découvrirons quelques-unes, en particulier certains lémuriers et certains baobabs...

Jeudi 18/04/13 – Paris – Antananarivo

À **Roissy**, retrouvailles progressives des membres de notre groupe venant de différents coins de France, avant de monter à bord d'un Boeing B777-200ER, vol AF 3578. **Gérard** nous rejoint tardivement suite à une circulation difficile aux abords de l'aéroport, tout juste avant la fermeture des

portes. Ouf !

Départ prévu à 10 h 45. La passerelle d'embarquement reste bloquée un bon moment ! Les mécaniciens s'activent. Départ effectif vers 11 h 40.

Et nous voilà partis pour 10 heures de vol afin de parcourir environ 8750 kilomètres.

Survolons **Cannes**, le Nord de la **Corse**, le **Détroit de Messine**, **Benghazi**, **Khartoum**. Passons à l'ouest de **Gondar** en Ethiopie (ville que j'ai découverte en 2005). Passage discret de l'**Equateur**, puis au-dessus de **Nairobi**, du **Kilimandjaro** (dont j'avais vu les neiges et fait le tour en 1973), de **Zanzibar** et de **Dar-es-Salam**.

Atterrissage à **Antananarivo** (« **Tana** ») à 22 h 50. Altitude : 1300 mètres. Température : 16°C.

Quelques « arbres du voyageur » (*Ravenala madagascariensis*) nous accueillent. Ces arbres, symboles de **Madagascar**, qui se développent dans un plan et non pas en trois dimensions m'intriguent depuis mon enfance !

Déposons nos passeports auprès de représentants de la Police pour l'établissement d'un visa gratuit et les récupérons assez longtemps après, dans un « joyeux » désordre. Et surprise, chacun récupère le sien !

A partir de ce moment, nous ferons partie des « **vazaha** », membres de la 19^{ème} ethnie de l'île ! Les enfants, en particulier, nous interpellent souvent avec ce vocable.

Faisons la connaissance de **Fano** qui sera notre guide/accompagnateur et **Radou** qui sera notre chauffeur. Récupérons nos sacs de voyage et les chargeons dans le minibus. Température douce. Atmosphère calme ponctuée par le chant des grillons. Peu de lumières. Entrons dans la ville un peu plus éclairée. Peu de circulation. Peu de gens dans les rues. Passons devant la gare. Avenue de l'Indépendance. Devinons dans la pénombre le relief d'une partie de la ville. Arrivons à l'hôtel « le Saint-Laurent ». Le nom de cet hôtel fait référence à Ruiz Pereira, navigateur portugais qui mouilla en 1507 sur la côte orientale de l'île et la baptisa Isola San Lorenzo, île de Saint-Laurent.

Chambre simple avec douche. Un petit margouillat chemine sur le mur et se dissimule doucement sous un tableau. Repos bienfaisant.

Vendredi 19/04/13 – Antananarivo – Antsirabe

Salama ! (bonjour !). Petit-déjeuner vers 8 heures 30.

Découvrons l'animation et les bruits de la ville, le carrefour grouillant juste devant l'hôtel : des marchands qui interpellent les clients, des clients qui hèlent les taxis au milieu de quelques voitures récentes, mais surtout de vieilles 403, 404, 504, 4L, 2CV... Vaste panorama circulaire sur la ville à partir de la terrasse : collines, maisons parfois colorées imbriquées sur les pentes, rizières verdoyantes dans les fonds humides, églises, Palais de la Reine et ancienne Résidence du Premier Ministre sur les hauteurs...

Et puis nous quittons la ville en empruntant la RN 7. Cheminons parmi une circulation dense et anarchique. Revêtement routier parsemé de trous. Paysage de collines des Hautes Terres et très vite de nombreuses rizières. Des fours à briques sont implantés près de la route et près des rizières. L'écorce du riz sert de combustible pour la cuisson des briques. Hérons blancs, zébus et vaches. Poteries colorées, ananas, objets colorés en raphia (sacs, boîtes, mais aussi lémuriers, baobabs, caméléons, serpents, tortues, zèbres, girafes ...) sont en vente au bord de la route.

Nous nous arrêtons pour déguster de l'ananas présenté sur des étals en belles pyramides. Un mulot vient déguster ce qui reste de délicieux sur des morceaux d'écorces.

La latérite décore le paysage de taches rouges : petites maisons hautes et étroites en briques serrées les unes contre les autres, symboles de regroupements familiaux. Cascade généreuse sur la rivière **Sisaony** que nous croisons.

Vers midi, arrêt à **Behenja**. Beaucoup de maisons ont des chapelets d'épis de maïs qui sèchent sur les balcons et nous allons déjeuner au « Coin du foie gras » !

Et oui, tout le maïs que nous voyons sert à gaver des canards. Tradition mise en place à l'époque coloniale dans cette région et remise au goût du jour avec professionnalisme. Assiette de dégustation avec cinq variétés présentées : nature, au poivre vert, aux fruits rouges, aux raisins et à la

vanille. Délicieux ! Je poursuivrai avec une tranche de foie gras poêlée. Somptueux ! Et je terminerai avec de l'ananas délicieux.

Courte balade dans le village où un marché est en cours. Pousse-pousse, carrioles tirées par des zébus, zébus se reposant, camions transportant des zébus, taxis-brousse en cours de chargement, maïs en train de sécher aux fenêtres et aux balcons, cacahuètes qui sèchent sur de nattes. Rizières vert tendre toutes proches du village. Champs de maïs.



Près de Behenjy, maisons de briques et rizières.

Foie gras à Behenjy.

Nous quittons **Behenjy** vers 14 h 30 et reprenons la RN 7 vers le Sud. Grandes zones de reboisement. De nombreuses carrioles tirées par des couples de zébus transportent gens et marchandises.

Nous commençons à remarquer que les contrôles routiers sont nombreux (gendarmes et policiers) ce qui amène des commentaires du genre : les flics, c'est comme les cocottes-minutes, quand ça siffle...vous êtes cuits !

Longeons des rizières à différents stades : en eau, pousse en cours (différentes teintes vertes) et récolte fauchée (camaïeux de bistres). Des zébus pâturent dans les chaumes. Meules de paille de riz.

Arrivons à **Ambatolampy** où nous visitons une fonderie rudimentaire de cocottes en aluminium.

On y voit la préparation des moules de fonderie en terre, la fusion des lingots d'aluminium, la coulée du métal (les ouvriers travaillent sans lunettes, sans gants et pieds nus !), le démoulage et la finition des pièces.

De temps à autre, de grands et robustes poinsettias décorent les maisons. Les fleurs de poinsettia sont le symbole de **Madagascar** (feuilles en forme de l'île quand on la plie en deux et couleurs du pays : vert, rouge et blanc).

Des instruments de musique sont en vente au bord de la route : tambours et violons : ces instruments sont utilisés lors des cérémonies de funérailles et de retournement des morts.

De nombreux sacs de charbon de bois sont également en vente : il s'agit du combustible le plus couramment utilisé. Des étals en bois proposent des fruits et des légumes.

La couleur de la terre change : elle devient noire, il s'agit de sols volcaniques.

Des gens cheminent à pied au bord de la route ou à bicyclette : ils rentrent du marché.

Nous arrivons à **Antsirabe** (« Là où il y a beaucoup de sel »). Altitude : 1600 mètres. Agglomération de 350 000 habitants où cohabitent 10 000 pousse-pousse très utilisés. Ville thermale créée par un missionnaire norvégien à la fin du 19^{ème} siècle.

Allons visiter l'atelier où on fabrique des miniatures de vélos, vélo solex, voitures, taxis-brousse... L'artisan nous décrit avec précision toutes les astuces qui utilisent essentiellement des produits de récupération !

Découvrons ensuite des brodeuses qui brodent des nappes dont les motifs colorés sont aussi jolis à l'endroit qu'à l'envers. On nous montre également le travail de la corne de zébu. Passage devant la gare.

Nous nous installons au Green Park Hôtel à la nuit. Allons dîner en ville au restaurant Sakafo

Malagasi d'un plat malgache : ragoût de zébu cuit avec des herbes et servi avec du riz.

Les pousse-pousse sont utilisés la nuit, sans signalisation, dans les rues bien sombres...

Samedi 20/04/13 – Antsirabe – gîte Bakobako

Découvrons l'environnement de notre hôtel. Bungalows en briques et couverts de tuiles, disposés joliment parmi les fleurs et les arbres variés, autour d'une pièce d'eau. Bougainvillées, daturas, épines du Christ, bignonnes, succulentes, ravenalas, palmiers... De grosses araignées veillent sur leur toile mise en valeur par l'éclairage du matin.

Découvrons l'hôtel de Thermes. Bel ensemble d'une autre époque. Architecture coloniale élégante. On se croirait à l'hôtel Westminster du Touquet ! Vaste jardin, pelouse, piscine, fleurs... Dans le hall des images montrent l'hôtel au siècle dernier. Vue sur l'établissement thermal en contrebas qu'on nous dit assez peu soigné. Profitant de l'ombrage de l'entrée de l'hôtel, Gérard nous conte l'histoire de la ville.

Comme **Antsirabe** est renommée par ses pousse-pousse nombreux et colorés, embarquons pour un tour de la ville en utilisant ce moyen de transport prisé par les gens de la ville. Je ne trouve pas très confortable d'être transporté de cette façon. Mais ce moyen permet dit-on à de pauvres gens d'avoir un petit revenu.

Empruntons l'Avenue de l'Indépendance, passons devant le mémorial de l'Indépendance, devant le mess des officiers, devant de jolies maisons coloniales plus ou moins bien entretenues. Petit arrêt devant la gare à côté d'une file impressionnante de pousse-pousse en attente de clients. Repartons vers la Poste, puis vers la cathédrale où des gens vêtus de blanc attendent avant d'assister à des obsèques, nous longeons des maisons à échoppes et à balcons et passons près de la mosquée Mohammed V peinte de neuf en abricot et vert, à l'ombre d'un grand palmier...

Saluons nos conducteurs de pousse-pousse et allons visiter un atelier de taille de pierres semi-précieuses (quartz, quartz rose, améthyste, jaspe, agate, tourmaline...). Tas de pierres brutes entre lesquels cheminent des tortues, échantillons mis en valeur, ammonites de grandes dimensions et pierres taillées soigneusement présentées...

Vers 10 h 15 nous quittons la ville en empruntant la N 34 vers l'Ouest. Paysage de rizières, de champs de maïs, tas de paille de riz. Des plaqueminiers qui donnent des kakis... Des hommes et des femmes transportent des bottes de paille de riz sur leur tête et d'autres travaillent dans les rizières parmi les hérons blancs et les canards.



Pousse-pousse devant la gare d'Antsirabe.



Attelage de zébus près de Bétafo.

Vers 11 heures, à **Talata**, nous nous arrêtons devant le petit atelier d'un forgeron installé sur le bas-côté, avec sa forge rudimentaire équipée de soufflets constitués de deux gros tubes dans lesquels un aide fait se déplacer des obturateurs. Ce forgeron est là pour fabriquer et réparer des outils agraires. Et de là nous commençons une randonnée en empruntant les diguettes qui séparent les rizières.

Beaucoup de parcelles sont entourées de figuiers de barbarie mais aussi d'agaves dont on se sert pour obtenir des fibres, le sisal. Cheminons entre les rizières à divers stades, les champs de maïs, de pommes de terre, d'arachides... De temps à autres, des petites fermes. Près de certaines on nous

montre des tombeaux où sont enterrés vingt à trente corps. C'est à partir de tels tombeaux que périodiquement (tous les trois ou sept ans) les corps sont sortis pour renouveler leur linceul, ce qui donne lieu à ces cérémonies de « retournement des corps ».

Il fait chaud. Des enfants en grappe, perchés dans un arbre, nous saluent en riant. D'autres enfants nous entourent avec curiosité. Nous montons progressivement et découvrons les lointains. Passons un col en longeant des résineux. Vastes panoramas dessinés de mosaïques de rizières où les parcelles en eau miroitent. Près d'un sommet surmonté d'un gros rocher, nous découvrons un groupement de tombeaux disséminés dans la pente.

Passons près de **Vakinankarata**.

Nous profitons de l'ombre généreuse d'un grand « jomblonier » et d'un large panorama vers les rizières pour pique-niquer. Nous commençons par de volumineux avocats.

Des gens travaillent dans les rizières. Des enfants transportent de l'eau dans des seaux en plastique posés sur leur tête. Les gerbes de riz sont harmonieusement déposées sur le sol pour sécher. Des hérons blancs et des canards se promènent.

Reprenons la marche. Croisons de lourds attelages de zébus transportant la récolte de riz qui cheminent lentement mais puissamment sur une piste défoncée de profondes ornières. Les canaux soigneusement entretenus distribuent l'eau dans les parcelles. Des femmes plantent des haricots grain par grain. Dans certaines rizières, on nous montre des fougères aquatiques (*Azolla binatta*) qui fertilisent le sol en séchant. Des papyrus poussent sur le bord d'une mare. Du ricin pousse près d'une maison.

Un vieux monsieur nous fait visiter l'intérieur tout noirci de suie de sa maison qu'on découvre après avoir grimpé un escalier sommaire.

Des glaïeuls sauvages rouges et des lis blancs ponctuent le bord du sentier. Des jacinthes d'eau poussent dans un courant d'eau. Des femmes lavent leur linge dans un canal qui chemine à flanc de coteau. Une cascade alimente généreusement en eau le versant que nous allons découvrir.

Apercevons furtivement un foudi rouge, joli oiseau noir et rouge. Une femme qui chemine nous montre les poussins qu'elle transporte dans son tablier relevé.

Nous arrivons à **Bétafo** vers 16 heures. Cette marche de 8 kilomètres nous a donné un aperçu intéressant de la campagne des hauts plateaux.

Visitons l'église protestante où nous assistons à la répétition d'une chorale. Ambiance joyeuse.

Apercevons au loin l'église catholique.

La ville se situe près d'un lac d'origine volcanique bordé par une petite digue.

Retrouvons chauffeur et minibus et rejoignons **Antsirabe** où nous nous arrêtons près d'un marché très vivant : des étals de viande, fruits et légumes... Dans la banlieue d'**Antsirabe**, nous voyons des usines de tabac et de textiles.

Nous empruntons à nouveau la RN 7 que nous quittons à **Manandona** pour nous diriger vers l'Ouest et d'où, à 2 kilomètres, nous rejoignons notre hébergement du soir après une très mauvaise piste. Beau coucher de soleil. Et nous découvrons enfin le **gîte Bakobako** sur la commune **d'Ambohitrimanjato**. Nous sommes accueillis chaleureusement par **Jean-Gustave, Ernestine** son épouse et leur fille. **Jean-Gustave** au sourire malicieux et âgé de 79 ans a vécu un an et demi en France dans les années 60 pour une formation dans les Eaux et Forêts. Son activité professionnelle à **Madagascar** l'amènera à s'occuper en particulier de l'alimentation en eau des rizières. De son séjour en **France** il a ramené plein d'anecdotes délicieuses qu'il distille avec plaisir. Découvrons le gîte. Le repas cuit dehors sur un foyer alimenté au charbon de bois.

Apéritif : Picon-bière ! La bière on en trouve sans difficulté à Mada, mais le Picon a pris l'avion avec les bagages de **Ghislaine** et **Gérard**. Chips et bananes frites séchées et salées. Le Picon-bière et rhum arrangé réchauffent l'atmosphère qui n'était déjà pas particulièrement triste ! Excellente ambiance donc.

Dîner puis nous assistons à un petit spectacle de danse organisé par **Jean-Gustave, Ernestine** et des enfants du village tout proche. Quatre musiciens (mandoline, violon malgache et tambours)

imposent leur rythme. **Jean-Gustave** et **Ernestine** ouvrent le bal joyeusement !

C'est essentiellement le feu de bois qui éclaire la scène. Le rythme endiablé des danseurs soulève la poussière. Tout le monde est joyeux. **Fano** et **Radou** ne sont pas en reste !

Toilette succincte. Repos salubre.

Dimanche 21/04/13 – gîte Bakobako – Ambalandingana

Découvrons la brume autour du gîte. Petit-déjeuner puis départ vers 8 heures après des adieux émouvants à nos hôtes. Leur gîte fait partie de l'association « Authentiques sentiers malgaches ».

Nous allons rejoindre **Manandona** à pied pour découvrir la campagne mais aussi pour soulager le minibus sur cette mauvaise piste. Découvrons un tombeau et les quelques maisons du village. Nous reconnaissons des enfants qui sont venus danser hier soir. Une petite fille toute souriante emmène son zébu au pâturage. Découvrons des goyaviers, des champs de taros (ignames), des oiseaux colorés. Jolies roses parfumées. Parcelles à la terre bêchée récemment. Le soleil perce doucement la brume et met en valeur de nombreuses toiles d'araignée constellées de gouttes de rosée qui enturbannent les agaves le long du chemin. Rizières qui viennent d'être moissonnées. Petites maisons hautes en terre rouge et recouvertes de chaume ou de tôles ondulées. Un enfant pêche dans un marigot avec une canne en bambou. Des enfants et des adultes se dirigent vers **Manandona** avec des petits étals portables où se trouvent de menus objets à vendre mais aussi peut-être pour aller également à la messe : les cloches sonnent dans différentes directions.

Rejoignons la RN 7 à **Manandona** où nous retrouvons notre minibus. Visitions l'église.

Partons vers le Sud. Paysage de rizières et hérons blancs. Crêtes rocheuses ruiniformes. Un homme promène un petit troupeau de canards. Des femmes emmènent leur enfant sur le dos. Croisons une 404 camionnette bâchée ! Là encore des rizières à différents stades de culture. Certaines sont en terrasses à flanc de colline. Des gens endimanchés aux vêtements colorés se rendent à la messe. Taches rouges des buissons flamboyants de poinsettias.

Scène de battage du riz : les gerbes sont frappées sur de grosses pierres. Du riz et des cacahuètes sèchent au bord de la route.

Au lieu dit **Fatihita**, nous voyons un pont détruit qui a été dynamité en 2002 suite à des affrontements politiques. Tout près des enfants vendent des goyaves. Quelques centaines de mètres plus loin un nouveau pont a été construit par le gouvernement de Madagascar avec l'aide de l'Union Européenne et inauguré en juillet 2005.

Entrons dans la province des **Betsiléos**.



Jean-Gustave et Ernestine – Bakobako.



Femmes rentrant du marché à Ambositra.

Vers 11 heures 30, arrivons à **Ambositra** (« où on castre les zébus »). Arrêt dans un magasin où on travaille le bois. Grandes statues peintes, grosses casses en bois pour stocker le riz et dont le couvercle très lourd ne peut pas être soulevé par les rongeurs.

Déjeunons dans l'hotely Domoina (petit restaurant simple de bord de route). Je dégusterai un pied de porc et oreille avec du riz.

Repartons vers 13 heures 30. Beaucoup de gens marchent le long de la route.

Rejoignons **Ivato** où se tient un marché au bord de la rue principale et bifurquons vers le Sud-est en suivant une piste.

Des zébus pâturent dans des rizières moissonnées. Vols de corbeaux-pies, corbeaux noir et blanc. Apercevons une zone d'orpaillage sauvage : les gens creusent des trous dans le sol meuble et passent la terre extraite à la battée dans l'espoir de trouver quelques traces d'or.

Au bout de 10 kilomètres, sur une plate-forme surplombant la plaine environnante, nous découvrons, près d'**Ambalandingana** le site de l'écologie « **Sous le Soleil de Mada** ».

Les propriétaires des lieux, **Brigitte** à la coiffure ébouriffée et **Jean-Marc** l'auvergnat, nous accueillent agréablement sur une terrasse décorée de meubles **zafimaniry** dont une très grosse caisse en bois faite pour stocker le riz, équipé du lourd couvercle qui empêche les rongeurs d'y pénétrer. Au milieu d'une belle végétation bien entretenue : arbres du voyageur, hortensias, rosiers, ananas... découverte des bungalows en bois d'eucalyptus, bien aménagés, construits par des artisans **zafimaniry** qui ont sculpté également portes et volets.

Certains d'entre nous partent faire une marche dans les collines environnantes qui ne sont pas sans évoquer l'Auvergne : vastes panoramas, montagnes arrondies... Un des chiens de l'écologie nous accompagne, voire nous guide, nous protège ?

Dîner : tranche de choux avec de la viande hachée (on se croirait là encore en Auvergne !) suivie d'écrevisses à la côte de porc : surprenant et délicieux, tout cela accompagné d'une carafe de vin rouge. Fruits frais pour terminer.

Un guitariste et les voix de **Fano** et **Radou** nous feront découvrir diverses mélodies malgaches.

Extinctions des feux vers 22 heures. Température fraîche. Bruits curieux dans le silence de la nuit : des oiseaux ?

Lundi 22/04/13 – écologie « Sous le Soleil de Mada » - Sakaivo

Départ vers 8 heures 15. Aujourd'hui découverte du **pays Zafimaniry** renommé pour ses traditions du travail du bois.

Des enfants vont à l'école. Certains portent des petits chapeaux ronds en fibres tressées de différentes couleurs et posent en souriant pour les photographes.

Voyons un monument relatant des faits qui ont eu lieu en 1947. Pendant ce voyage, nous n'arriverons pas à avoir le ressenti des gens que nous avons questionnés quant à la répression par l'armée française des soulèvements de 1947.

Passons devant le centre de santé bien entretenu d'**Ambalalehibe**. Eucalyptus à grandes feuilles, eucalyptus à petites feuilles, mimosas, papyrus, pins de l'Himalaya... Paysages de boules de granit.

Vers 10 heures, atteignons **Antoetra** porte d'entrée et chef-lieu du **pays Zafimaniry** composé de 52 communes et faisons la connaissance des guides spécifiques à cette région qui vont nous accompagner. La plupart des autres villages de ce pays ne sont accessibles qu'à pied !

Le village est composé de maisons avec pour la plupart des portes et des volets décorés d'élégants motifs géométriques sculptés. Ruelles pentues. Gros stocks de planches épaisses. Séchage du riz sur des nattes posées sur le sol. Ruches. Certaines maisons sont équipées de petits panneaux solaires. Petits greniers à riz, montés sur pilotis équipés de pierres plates qui empêchent les rongeurs de monter. La région est renommée pour ses rivières riches en poissons, écrevisses et crabes d'eau douce.

Nous constituons trois sous-groupes afin de tenir compte au mieux des capacités et de la forme de chacun. Partons pour une randonnée de quelques heures après avoir traversé le village. Il fait chaud. 30/33°C. Passons sur une belle rivière encaissée à l'eau très claire et bordée de végétation.

Tout autour, croupes granitiques arrondies plus ou moins impressionnantes.

Glaïeuls sauvages rouge orangé et discrètes orchidées mauve clair au bord du sentier, camomille et pissenlits dans les prairies...

Un foudi rouge s'envole à notre approche. Un rapace en observation en haut d'un grand pin plonge avec succès sur sa proie dans la prairie. Fougères arborescentes, zones dénudées et rocheuses,

îlots de forêt dense, traces de passage du feu... Sentier empierré de grandes marches irrégulières, dans le sens de la plus grande pente et raviné par les eaux.

Pique-nique et repos au bord de la rivière, allongés sur des dalles de granit légèrement inclinées et sous des ombrages bienvenus.



Enfants se rendant à l'école.



Antetezandrotra, en pays Zafimaniry.

Vastes panoramas sur les massifs environnant et sur les maisons toutes orientées dans la même direction d'**Antetezandrotra** (« village des esclaves ») que nous atteignons rapidement et où nous retrouvons quelques randonneurs de notre groupe. Les maisons sont entièrement en bois, murs et toitures. Les portes et volets sont décorés de sculptures géométriques. Un charpentier dresse le chant d'une grande planche à l'aide d'une varlope. En quelques minutes, des villageois organisent un étalage de divers objets en bois, dont certains en palissandre : plats, pots, gobelets, sculptures... Un jeune sculpteur grave des motifs géométriques.

Poursuivons notre marche, découvrons un curieux monument constitué de six pierres dressées, descendons vers la rivière puis remontons rudement vers **Sakaivo**, notre étape de ce soir où nous arrivons vers 16 heures 30 et où nous serons hébergés dans différentes maisons du village.

J'ai de fortes douleurs musculaires au-dessus des genoux et grâce à de judicieux conseils de **Danièle**, me voilà un nouveau en pleine forme !

Au rapport : notre groupe aura parcouru 13 kilomètres en 6 heures, 541 mètres de dénivelé +, 868 mètres de dénivelé -, altitude de départ : 1601 mètres, altitude d'arrivée : 1350 mètres.

Thé d'accueil dans la salle commune du village. Découvrons nos maisons d'hébergement, maisons en bois d'ortéa, bien construites et aménagées de façon simple. Etroits balcons aux montants soigneusement découpés. Sculpture de décoration au sommet des pignons. Petites pièces, escalier raide et étroit pour atteindre l'étage. Décorations de motifs géométriques. Greniers à riz montés sur de fin pilotis et avec des pierres plates à la jonction pilotis/plancher.

Une ruche en cours de fabrication : un tronc creusé et équipé ensuite d'obturateurs.

Vers 18 heures, il commence à faire sombre, un de nos guides nous emmène sur la placette centrale du village où se trouve le totem, poteau auquel le zébu des sacrifices est présenté et découpé pour chaque famille. Pendant les explications du guide, des gens du village et des enfants nous observent, d'autres femmes, deux par deux pilent du riz et du maïs. Il fait de plus en plus sombre. Très peu de sources lumineuses. Dans certaines maisons les familles sont regroupées autour du foyer pour le dîner. Quelques familles possèdent un éclairage équipé de led et alimenté par un accu qui sera rechargé par un petit panneau solaire.

Dîner préparé par nos guides : bière, rhum arrangé, cacahuètes, chips, poulet au riz, bananes chaudes au chocolat.

Nuit silencieuse. Ciel clair et lumineux. Magnifique clair de lune. Pas besoin de lampe frontale pour sortir ! Quelques personnes discutent dehors, calmement, près de leur maison.

Mardi 23/04/13 – Sakaivo - écolodge « Sous le Soleil de Mada » à Ambalandingana

Le village de **Sakaivo** s'anime tôt, dès les premières lueurs du jour.

Belle vue des balcons, des maisons voisines et des alentours à partir de la petite fenêtre à l'étage de la maison où j'ai passé la nuit. De la fumée sort des toitures.

Petit-déjeuner vers 7 heures. Vers 8 heures, nous sommes reçus par le chef du village dans sa maison. Nous nous accroupissons sur le sol. L'intérieur est sombre : en effet, il n'y a pas de cheminée, la fumée sort par divers interstices. L'entrée est toujours implantée à l'Ouest. Le foyer est à même le sol, entouré de pierres, sensiblement au Nord de la grande pièce du rez-de-chaussée. La partie Sud de la pièce est réservée aux invités. On accède à l'étage par une échelle très pentue. On nous explique que le chef du village est élu et qu'il règle les litiges. Curieuse atmosphère imprégnée par l'odeur de la fumée.

Nous quittons le village par un sentier raide dont une partie est équipée de marches irrégulières et souvent hautes.

Vastes panoramas sur **Sakaivo** que nous venons de quitter, sur les rizières environnantes dont certaines sont en terrasses et sur les nombreuses chaînes de montagne qui apparaissent au fur et à mesure que nous nous élevons. Végétation dense et variée. Fougères, orchidées de prairie, fleurs diverses... Terrain granitique. Filons de quartz. Croupes arrondies.



Grenier sur pilotis à Sakaivo.

Le sommet du Laobory.

Vers 10 heures, nous arrivons au sommet du **Laibory** (1748 mètres), marqué par deux croix, l'une en bois, l'autre en béton. Panorama époustoufflant sur 360°. Visibilité excellente. Horizon bleuté. Peu de traces de civilisation dans ce vaste paysage. Repos salutaire.

Abordons une grande descente. Traversons des plantations récentes d'arbres (l'une datant de 2010, l'autre de 2012) dont des palmiers, des palissandres... Croisons la route d'un caméléon.

Repos au pied d'un eucalyptus en fleurs.

Arrivons à **Antoetra** que nous avons quitté hier matin.

Au rapport : notre groupe aura parcouru 8,600 kilomètres en 4 heures 23,684 mètres de dénivelé +, 382 mètres de dénivelé -, altitude de départ : 1305 mètres, altitude d'arrivée : 1684 mètres.

Retrouvons les maisons en bois. Seule l'église inaugurée en 1990 est en béton. Les enfants portent leur chapeau rond en fibres colorées tressées. Beaucoup de riz et des cacahuètes sèchent sur des nattes, près des maisons. Ruches en bois parallélépipédiques et cylindriques. Des femmes portent des pierres sur leur tête. Nous déjeunons dans une maison traditionnelle de riz, de légumes, de zébu et d'ananas.

Reprenons la piste et vers, 14 heures 30, nous retrouvons avec plaisir l'écolodge « **Sous le Soleil de Mada** ».

Calme, repos. Air frais. Bergeronnettes citrines (à plastron jaune), aigrettes dans les rizières toutes proches, corbeaux-pies...

Dans la plaine en contrebas, des femmes transportent des gerbes de riz et les rassemblent sur

une aire où des zébus procèdent au battage en tournant.

Nous assistons à l'installation d'un nouveau bahut, joliment décoré de panneaux sculptés. Il a été fabriqué sur place par des menuisiers **zafimaniry** qui ont travaillé pour **Brigitte** et **Jean-Marc**, les propriétaires des lieux.

Coucher de soleil. Réunion en plein air, bonne ambiance autour d'un feu de bois.

Dîner : apéritif de rhums arrangés très variés (vanille, poivre, cardamome, gingembre...), crêpes et salade, brochettes de zébu, gâteau au chocolat et crème anglaise, camomille.

Et après cela excellente nuit.

Mercredi 24/04/13 – écolodge « Sous le Soleil de Mada » à Ambaladingana – Ranomafana

Beau temps nuageux, température agréable.

Après le petit-déjeuner pris à l'extérieur, **Brigitte** nous emmène découvrir l'école de brousse d'**Ambaladingana** qu'elle a organisée avec l'aide de l'association « Fleur de bitume » qui intervient sur l'aspect pédagogique. Il s'agit d'une école privée à gestion parentale du CP au CM2 : les parents paient un « droit d'écolage » de 10 000 ariarys par an et par enfant, revenus qui assurent tous les frais de fonctionnement. Les cours sont donnés en partie dans un grand hangar qui sert également d'église. Nous rencontrons **Pierrette** la directrice. Cent quarante élèves sont inscrits. Les élèves répartis en trois groupes distincts (deux dans le hangar et un autre dans un petit local tout proche, sont bien sûr un peu distraits par notre présence. Les enfants, installés sur des bancs et des tables simples travaillent sur leur cahier en malgache et en français. Ils ont un tableau noir, des images, des affichages bilingues.

Nous en profitons pour donner à **Pierrette** des fournitures scolaires que nous avons amenées avec nous.

Brigitte nous montre ensuite le chantier de la construction de quatre nouvelles classes et d'un préau : murs en pierres, charpentes en eucalyptus. Budget de ce chantier : 10 000 €. Ces bâtiments devraient en principe être opérationnels en Octobre prochain. Elle nous évoque les difficultés pour réaliser ces travaux, le peu de participation des gens des alentours, l'argent qui disparaît... Mais bon, l'enthousiasme et la persévérance de **Brigitte** demeure...



A l'école d'Ambaladingana.



Chorale improvisée avec des Evangélistes.

Quittons l'écolodge en suivant la piste. Zone de terrain bouleversé par les trous faits par des orpailleurs. Des jeunes vont travailler équipés de pelles étroites à long manche. Vers 10 heures 30, nous retrouvons la RN 7. Croisons de grands troupeaux de zébus guidés par des gardiens et qui se dirigent vers la capitale. A l'avant et à l'arrière un militaire armé veille : le vol de bétail semble être un rite ancestral qui perdure et contre lequel il faut se prémunir. Voler du bétail était considéré autrefois comme un acte de bravoure. Ces troupeaux parcourent des distances de l'ordre de 700 kilomètres en un mois.

Bois de pins et d'eucalyptus. Fabricants et marchands de charbon de bois le long de la route.

Cultures de géraniums qui seront utilisés pour la fabrication d'huiles essentielles.

La circulation se compose essentiellement de minibus (taxis-brousse) et de camions. Très peu de

voitures particulières.

Atteignons le point culminant de la RN 7 vers 1600 mètres. Au bord de la route on vend des objets en bois (petits fagots d'allume-feux, cuillères, pots et curieux plateaux à découper avec une partie centrale surélevée qui permet de récupérer le jus tout autour...) et aussi des fruits d'amour en cage (physalis alkekengi ou pok-pok en malgache).

Traversons **Camp Robin** vers midi. Terres rouges, maisons rouges. Maïs qui sèche aux balcons. Vente de miel d'eucalyptus. Canards qu'on emmène au marché dans de grandes cages tressées attachées sur le toit des taxis-brousse.

Nous nous arrêtons à **Ambohimahaso**, rue principale animée : de nombreuses échoppes où on vend des fruits (oranges, nêfles, cacahuètes...), du manioc, des canards, des paniers... Déjeunons dans un hotely. Je dégusterai une friture de pirinas, petits poissons pêchés avec des nasses dans les rizières toutes proches.

Vers 14 heures 30 nous nous arrêtons pour voir la fabrication de briques et de tuiles dans une petite entreprise familiale installée juste à côté de veines d'argile grise. Un homme malaxe méthodiquement avec ses pieds la terre tout juste prélevée dans le sol. Une jeune fille moule des tuiles plates (elle en fabrique 500 par jour !) et les dépose côte-à-côte sur une aire afin qu'elles sèchent d'abord au soleil. Des femmes empilent soigneusement des briques et des tuiles pour former un four : assemblage dans les interstices duquel du bois sera inséré et brûlé afin de parfaire le séchage.

Rencontrons des jeunes qui transportent des marchandises sur des « varambas », plateaux équipés de petites roulettes qu'ils doivent pousser dans les montées et ralentir dans les descentes !

Des orpailleurs travaillent à la battée dans des trous disséminés dans ce qui devait être des rizières.

Découvrons de vastes panoramas sur la plaine et les villages environnants. Rouge de la terre, vert des rizières. Ciel plombé.

Lors d'un arrêt, nous rencontrons un groupe de jeunes Evangélistes joyeux qui entraînent certains d'entre-nous dans des chants rythmés et qui filment cette rencontre.

Quittons bientôt la RN 7 en nous dirigeant vers le Sud-est en direction de **Ranomafana**. Quelques gouttes de pluie. Pénétrons dans la forêt dense. On vend des goyaves et des écrevisses au bord de la route. Route étroite, sinueuse et bien revêtue dans des gorges resserrées. Belles vues sur la cascade abondante d'**Amdriamamovoka**. Fougères arborescentes, gingembre sauvage. Grande descente. Forêt secondaire, forêt primaire. Longeons le **Parc National de Ranomafana**.

Découvrons à **Ranomafana**, au bord de la rivière **Namorona** les bungalows de l'hôtel Ihary.

Des gens traversent la rivière avec de l'eau jusqu'aux cuisses pour rentrer chez eux car il n'y a ni passerelle ni pont. Ciel très nuageux, brume sur les sommets. Il fait sombre. Allons découvrir cette petite ville qui a été une ville thermale (sources d'eau chaude) et qui accueille maintenant surtout des écotouristes qui viennent découvrir le Parc National. Peu d'éclairage public et privé : les yeux s'habituent doucement à l'obscurité.

Dînons dans un hotely. Rhum arrangé, brochettes de zébu, abats, crevettes d'eau douce, cuisses de grenouilles (délicieuses), pommes cannelles...

Les moustiques sont de sortie : manches longues, répulsifs, moustiquaires seront de rigueur moyennant quoi la nuit sera excellente.

Jeudi 25/04/13 – Ranomafana – Fianarantsoa

Bruine. Normal, nous sommes sur le versant Est très humide de l'île. Nous nous équipons en conséquence.

Allons marcher dans le **Parc National de Ranomafana** qui a été créé en 1991. Superficie 41 600 ha. Périmètre : 254 km. Altitude de 400 à 1400 m. Pluviométrie moyenne annuelle : 2700 mm. On y a recensé en particulier 12 espèces de lémuriers.

Un guide du parc va nous accompagner.

Commençons par observer deux grands papillons (**phalène comète, *Argema mittrei***) qui sont

posés sur des feuilles, à l'abri de la pluie. En empruntant un sentier engoncé dans la verdure, nous allons découvrir la faune et la végétation dense (végétation qui nous protégera d'ailleurs en grande partie de la pluie). Bergeronnettes malgaches, araignées girafes, goyaviers, fougères arborescentes, *ravenalas*, palissandres (*Dalbergia*), *Pandanus nidus* dont on utilise les feuilles pour faire des tressages, bambous, divers palmiers, plantes épiphytes, ripsalis (le seul cactus de la forêt, on s'en sert pour faire du shampoing antipelliculaire), gecko de nuit... Apercevons les premiers lémuriens de la journée : des **hapalémurs dorés (lémurs bambous)**. Certains d'entre-nous récupéreront des petites sangsues.

Rejoignons un belvédère qui permet d'avoir des échappées sur les environs entre les frondaisons. Brume sur les lointains. Tout est calme et puis tout d'un coup un grand groupe de **lémurs rufifront** « entre en scène » ! Ils se gobergent de goyaves sauvages. Ils se déplacent de façon très agile de branche en branche et cueillent très habilement les fruits convoités. Au bout d'un certain temps, on se demande qui observe qui ?

Croisons un ensemble de pierres levées recouvertes de mousse. Puis, nous rencontrons de nouveau des **hapalémurs dorés** et des **hapalémurs sinus** qui se nourrissent essentiellement de tiges de bambous.

Dans un petit courant d'eau notre guide localise une écrevisse. Cette boucle de découverte se termine vers midi.

Nous rejoignons alors une piscine d'eau chaude naturelle après avoir traversé la rivière sur une passerelle sérieusement endommagée par un cyclone en 2008. Les fers tordus donnent une idée de la puissance de ce cyclone. Une légère bruine ne nous empêchera pas de profiter de la température de l'eau. Détente agréable. Arbres du voyageur, poinsettias, bananiers en fleurs, mais aussi abris en bois mal entretenus, bancs en bois bancales, détritiques...

Il pleut maintenant sérieusement, mais nous pique-niquerons sous l'un des ces abris.



Lémur rufifront.



Piscine thermale de Ranomafana.

Nous quittons **Ranomafana** et après une grande remontée, nous rejoignons la RN 7. Retrouvons également les nids de poule !

Traversons un village : c'est la fin du marché. Grande activité autour des taxis-brousse qu'on charge lourdement ! Des jeunes transportent des sacs de charbons de bois sur des « varambas » qui sont difficiles à manœuvrer entre les nids de poule profonds. Suivons et doublons des taxis-brousse surchargés. Des gens s'accrochent à l'arrière !

Retrouvons des paysages de rizières.

Vers 16 heures nous arrivons à **Fianarantsoa** (350 000 habitants).

Visitez l'atelier de Pierrot Men, un photographe qui présente des photos de qualité, des livres...

Visitez un magasin d'huiles essentielles.

Rejoignons l'hôtel Mahamanina.

Promenade en ville. Des jeunes filles viennent chercher l'eau à la fontaine. Petites échoppes, magasins divers, animation de fin de journée.

Dîner de porc cuit dans des feuilles de manioc et de bananes flambées.



Retour de pêche à Ambolomailaka.



Déjeuner des produits de la mer.

Visitons le village, implanté dans le sable, tout juste derrière le cordon dunaire. Du haut du cordon, belle vue sur la mer constellée des voiles des pirogues en pêche. On voit la barrière de corail, à quelques kilomètres, mise en évidence par le cordon blanc des brisants. Les ruelles sont étroites, en sable et bordées de petites huttes faites de planches et recouvertes de fibres diverses ou de palmes. Petites échoppes. Des ouvriers sont en train de refaire la toiture d'une hutte. Petit chantier de construction de pirogues. La coque est en balsa, bois très léger, provenant d'un seul tronc augmentée d'une planche sur chaque bord. Le plat bord est chevillé sur la coque. Les flotteurs sont réalisés en bois dur et dense comme les chevilles qui fixent le liston.

Atteignons la route RN 9, piste poussiéreuse qui dessert le village. Des taxis-brousse circulent sur cet axe. Revenons vers la plage. Beaucoup de femmes utilisent le maquillage masonjoany. Certaines transportent sur la tête les poissons qu'elles ont achetés, les marchandises qu'elles vont vendre...

Rafraîchissement sur une terrasse en haut du cordon dunaire : belles vues vers la mer, la côte et l'animation autour des pirogues qui continuent à rentrer, le village...

Rejoignons un tamarinier à l'ombre généreuse où nous allons déjeuner sur une natte posée sur le sable. Pendant que nous nous baladions on nous a grillé poissons et langoustes sur un foyer improvisé sur des pierres. On va nous apporter ces beaux produits, joliment présentés sur des rames comme plateau et nous allons les déguster avec riz et citron vert. Délicieux.

Vers 14 heures, nous rembarquons. Faible brise d'abord. Navigation contre le vent. Il va falloir tirer des bords. Arrivons à « chez Cécile », sur la plage à **Mangily**.

En premier plan, les feuillages des cocotiers encadrent un coucher de soleil idyllique !

Dîner de tomates, viande de zébu séchée et de saucisse de zébu.

Belle voûte étoilée (le groupe électrogène s'arrête à 22 heures !).

Fin de la 1ère partie de ce passionnant voyage. La 2ème partie paraîtra dans le Pélican n° 69 Automne 2014.



8. QUEL VISIONNAIRE!



Abraham Lincoln a dit en 1860:

- Vous ne pouvez pas créer la prospérité en décourageant l'épargne.
 - Vous ne pouvez pas donner la force au faible en affaiblissant le fort.
 - Vous ne pouvez pas aider le salarié en anéantissant l'employeur.
 - Vous ne pouvez pas encourager la fraternité humaine en encourageant la lutte des classes.
 - Vous ne pouvez pas aider le pauvre en ruinant le riche.
 - Vous ne pouvez pas éviter les ennuis en dépensant plus que vous gagnez.
 - Vous ne pouvez pas forcer le caractère et le courage en décourageant l'initiative et l'indépendance.
- Vous ne pouvez pas aider les hommes continuellement en faisant à leur place ce qu'ils devraient faire eux-mêmes.

9. LE SUDOKU

PELICAN n° 68

		3					6	1
			8		2			
7				9		4		
	6					3		
			7				5	9
		4				8		
9		8				7		
	4				1			2
				5				

PELICAN n° 67

9	5	7	4	1	3	2	8	6
4	1	3	2	6	8	5	9	7
8	2	6	7	5	9	4	3	1
6	4	2	8	3	5	7	1	9
7	3	5	1	9	2	8	6	4
1	9	8	6	4	7	3	2	5
5	6	1	3	2	4	9	7	8
3	7	9	5	8	6	1	4	2
2	8	4	9	7	1	6	5	3

10. THE BIRDS



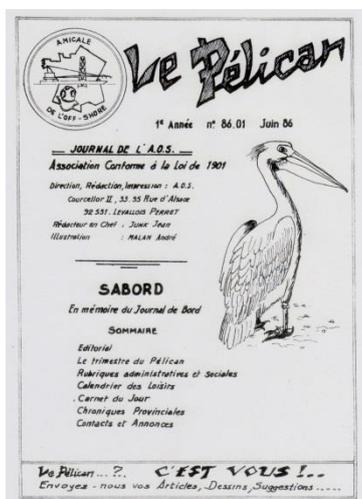
11. AU CANADA!



Le siège social de la société VIAGRA

12. A QUAND VOS ARTICLES ?

Le n° 1 du « PELICAN » a paru en juin 1986 sous la plume de Jean JUNK. Déjà il faisait appel à la collaboration des lecteurs :



Le Pélican ... ? ... C'EST VOUS !..

C'est ainsi depuis 27 ans ! Le « PELICAN » et ses rédacteurs attendent vos articles *originaux* que vous nous rédigerez pour paraître dans une prochaine édition. Ces articles peuvent aborder tous les sujets « apolitiques » et « non tendancieux » que vous nous adresserez : la technique, la mer, l'histoire, la géographie, les vécus de votre vie active, la cuisine, les collections bizarres de vos connaissances, les voyages, les jeux/énigmes (avec la solution), etc ... Votre imagination est débordante d'idées et vous aurez le courage d'en faire profiter nos Adhérents. Cette revue est la vôtre et vous devez y participer.

Actuellement, seuls quelques Adhérents, les doigts de la main sont trop nombreux pour les compter sauf si vous avez malheureusement perdu deux doigts à cette main dans votre vie active, participent à la

rédaction du « PELICAN ».

Soyez plus nombreux pour nous adresser vos articles pour faire du « PELICAN » une revue plus intéressante plus vivante.

Pour nous adresser vos articles vous avez deux méthodes :

- 1. Vous êtes sur la toile :** vous rédigez votre article avec photos, croquis, dessins,... (la rédaction en assurera la mise en page) et vous l'expédiez par mail à Hervé KERFANT : herve.kerfant@sfr.fr .
- 2. Vous n'êtes pas sur la toile :** Vous n'avez que des articles qui sont *manuscrits* avec des photos, croquis, dessins, ... Utilisez la vieille méthode, vous les expédiez par courrier à l'AOP (Vous nous précisez si vous voulez récupérer vos photos, croquis, dessins, ... qui vous seront retournés après utilisation pour les besoins du Pélican) à l'adresse suivante :

Amicale de l'Offshore Pétrolier³ c/o SUBSEA 7
à l'attention de Hervé KERFANT
1 quai Marcel Dassault
92156 SURESNES CEDEX

Si vous ne faites rien, le « PELICAN » va mourir d'inanition. Cela serait dommage !

Le comité de rédaction du PELICAN vous remercie par avance.



Le « PELICAN » veut prendre un nouvel envol !

³ Association loi de 1901, déclarée sous le N° 6148 le 15 juin 1984. Modifications des statuts le 11 avril 1996 déclarées le 15 avril 1996 JO du 8 mai 1996 Sous le N° 2042